

CHIEN BLANC / LE CHIEN PASSE, LES OMBRES RESTENT

Cette salle est composée essentiellement d'objets blancs, l'œuvre *CLOM TROK* de Joël Hubaut est une accumulation et collection d'objets blancs, qui tirent parfois vers le jaune, on y voit des vêtements, de la vaisselle, des cartes postales, des points de lumière exportés par les lampes et les néons sur les murs. Certaines œuvres de la salle s'en retrouvent sorties, comme la batterie de porcelaine, le vase en tête de chien, le théâtre en plâtre de Malévitch réinterprété par Karina Blisch), ou encore la gravure encadrée de John Giorno sur laquelle on lit « catch a falling knife ».

ADELINE SYMBOLISME, NOIR ET BLANC, TROC

CHIEN BLANC est une salle avec des œuvres multiples dites « blanches » dans cette exposition. Avec l'accumulation d'objets dans l'œuvre *CLOM TROK* (blanc) de Joël Hubaut, qui pour la plupart, sont ordinaires (objets domestiques, de décoration, de consommation, etc) et agencés comme un espace commercial, on se demande ce qui fait sens ici. On peut se questionner sur la valeur de cette œuvre.

Selon Émilie Parendeau, dans chaque salle, les pièces exposées entrent en relation. Ces objets entrent-ils alors en dialogue uniquement par leur couleur blanche ? Assez étonnant lorsque ce principe de monochrome n'est pas entièrement respecté dans l'œuvre de Hubaut car toutes les pièces installées ne sont pas entièrement blanches. Il y a également du « noir » sur certaines pièces (ex : les pochettes de CD), une couleur qui est assez saissante.

Y a-t-il une raison à cela ? Une signification ? Pourquoi n'y a-t-il pas uniquement des objets entièrement blancs ? Tout comme le vase et ce qui le compose (fleurs, tapette, brosse à récurer), ça relève un peu de l'absurde.

Néanmoins, cela pose une question sur la valeur des objets. Personnellement, je dirais que ce sont des objets ordinaires qui gagnent en signification dans cette exposition.

Dans un premier temps, les objets différents (pas entièrement blancs comme les pochettes de CD), par leur présence marquante, sont significatifs pour leur sens dans cette espace blanc, et peuvent sans doute raconter une histoire, ou énoncer une interprétation telle que tout ne peut être tout blanc : « Rien n'est ni tout noir, ni tout blanc, c'est le gris qui gagne. [...] » de Philippe Claudel.

Ensuite, il y a sans doute des objets qui ont plus de valeur que d'autres : comme par exemple, ceux qu'on qualifie d'œuvres : le vase *Split-Rocker* de Jeff Koons, *Batterie Fragile* de Yves Chaudouët. Quant aux objets installés de Hubaut, ils peuvent être troqués avec d'autres objets de couleur blanche qui restent de la même valeur qu'eux. La valeur peut être remise en question par le spectateur. Ainsi certains de ces objets pourraient valoir plus, être plus significatifs que les autres en fonction de chacun, peut-être même plus que les œuvres, ce qui peut poser la question suivante dans cette salle : Une œuvre a-t-elle plus d'importance qu'un objet, vice-versa ?

LISA TEMPORALITÉ COLLECTE

Cet accueil rythmé par la *Batterie Fragile* d'Yves Chaudouët, présente finalement, une salle à l'esthétique monotone, contrastant avec la pulsation du début. Mais par la suite, se déploie visuellement une dynamique qui captive instantanément le regard du spectateur. Le thème du consumérisme s'insinue à travers une palette de couleurs omniprésentes, où le blanc initial s'est graduellement métamorphosé en teintes jaunies. Une notion de collecte émerge de cette exposition, où chaque objet semble porter en lui une histoire, contribuant

ainsi à la construction d'une mémoire collective, tant des objets eux-mêmes, que du spectateur. Dans cette salle, un dialogue subtil se tisse entre les éléments visuels, les souvenirs personnels et une exploration plus vaste de la mémoire contemporaine. En effet, au-delà de cette esthétique captivante, une réflexion critique émerge. La palette de couleurs, autrefois moyen d'expression individuelle, devient ici le reflet d'une uniformité imposée, dans une société régie par des dogmes oppressifs.

CHAZA OBJET DE PASSAGE, MéMOIRE COLLECTIVE

L'installation *CLOM TROK (blanc)* de Joël Hubaut est une réflexion critique sur l'utilisation de la couleur par le régime nazi. L'artiste utilise une multitude d'objets de couleur blanche, disposés de manière désordonnée dans une salle blanche, pour créer une impression d'uniformité, de chaos et de désordre.

La couleur blanche, qui représente traditionnellement la pureté et l'innocence, prend une signification plus sombre dans ce contexte. Elle fait référence aux victimes du nazisme, aux objets qu'ils ont emportés avec eux dans les camps, ou aux souvenirs qu'ils ont laissés derrière eux. L'œuvre est une puissante dénonciation des crimes du nazisme.

Par rapport à ma thématique de travail personnel qui porte sur le passage, je retrouve un lien fort avec cette salle : Le passage est un concept qui renvoie à l'idée de mouvement, de transition, de transformation. Il peut être physique, comme le passage d'un lieu à un autre, ou symbolique, comme le passage d'un état à un autre. Et dans l'installation *CLOM TROK (blanc)* de Joël Hubaut on retrouve une réflexion sur le passage, en particulier le passage forcé, comme celui des victimes.

Œuvre interactive La possibilité pour les visiteurs de prendre un objet de l'installation et de le remplacer par un autre de la même couleur donne

à ces objets une nouvelle signification. Ils deviennent des objets de passage, des symboles de la transformation et de la résilience.

En effet, lorsqu'un visiteur prend un objet, il le fait en quelque sorte revivre. Il lui donne une nouvelle vie, une nouvelle signification. L'objet est désormais associé à un nouveau propriétaire, à une nouvelle histoire. Cette interactivité entre les visiteurs et les objets transforme l'installation en un terrain de collecte. Les visiteurs deviennent les collecteurs, les gardiens de ces objets de passage. Ils sont chargés de les préserver, de les faire connaître, de leur donner une nouvelle vie.

TASLIMA ŒUVRE COLLECTIVE, IMAGINAIRE, INVISIBLE

Lorsque nous arrivons dans cette salle, nous pouvons apercevoir une pièce jonchée de blanc et de noir. Nous y trouvons une accumulation d'objets, nous faisant directement penser à la pratique du troc, mais aussi à la pratique de la collecte. Ce *CLOM TROK* (CLOM : Contre l'Ordre Moral) de Joël Hubaut prend le pas sur les œuvres disséminées dans le lieu. Au point qu'il faut sortir de la salle pour voir certaines d'entre elles ! Ou est le *Split-rocker* de Jeff Koons ? La batterie d'Yves Chaudouët, etc. ? Je me suis par conséquent intéressée à cette étrange œuvre qu'est le *CLOM TROK*.

Premièrement, je me suis questionnée sur cette apparente collecte d'objets blancs. Si nous connaissons plusieurs artistes présentant une démarche artistique tournée vers l'art de la collecte à l'image de Sophie Calle, de Christian Boltanski, ou également d'Arman, ici la collecte et l'accumulation d'objets acquièrent une dimension bien plus sociale que les œuvres des artistes cités juste avant.

Effectivement, l'organisation spatiale des objets fait écho à la brocante, mais aussi au commerce. Si nous allons plus loin, certains week-end, il est également possible de troquer un objet contre un autre, à condition que les deux objets soient blancs. L'œuvre acquiert ainsi le statut d'œuvre interactive et participative, donc le statut d'œuvre sociale par excellence.

Nous pourrions ajouter qu'il y a par conséquent toute une dimension collective et individuelle qui se joue dans cette salle. En plus, d'épouser cette esthétique du troc dans son intégralité, le *CLOM TROK* n'est pas seulement une image de collection, il se vit et crée une relation avec les participants, d'où l'aspect social cité précédemment (cette œuvre est un rituel intégral).

D'un point de vue moins tangible et pour questionner la dimension de récit, la brocante, c'est l'événement et le lieu où passé et avenir se rencontrent en un point. On a une réhabilitation du passé qui se joue par un potentiel objet devenu indésirable mais désirable dans cette unité blanche.

La collecte d'objets peut également faire écho à une part nostalgique qui sommeille en nous – je collectionne parce que j'idealise une période que j'ai connue ou non... J'y trouve une forme de mélancolie et potentiellement je romantise un espace, une période.

De plus, dans l'inconscient collectif, le blanc peut symboliser la pureté, parfois même la paix. Contrairement aux quelques éléments jonchés de noir. Nous sommes dans un espace unifié et par conséquent plaisant à voir grâce au monochrome malgré les quelques éléments interférants. Pourtant, c'est à partir de ce moment précis que le récit au sein de cet espace se transforme et en devient quasi inquiétant voire terrifiant. Le titre de la salle fait référence à l'ouvrage de Romain Gary *Chien Blanc*, pour ceux qui ne connaissent pas ce qu'est un chien blanc... le chien blanc est un chien dressé pour attaquer une communauté spécifiquement noire. La salle devient dès lors, déplaisante à regarder. Nous y voyons des symboles d'enfermements avec la cage (physique et idéologique), des rayures avec le jeu du blanc et du noir, ainsi que des jeux d'ombres des objets emplis et de certains objets douteux qui peuvent renvoyer à une ségrégation passée.

L'objet contemporain (anachronique) apporté serait par conséquent cristallisé dans cette histoire passée, presque invisible dans cette salle.

Cette partie de l'exposition fait pareillement écho à l'uniforme des déportés durant la deuxième guerre mondiale (tous objets trait le livret de l'exposition). De fait, je me suis questionnée sur les quelques éléments noirs. J'y ai fait un lien très mince avec la rayure et également très abstraitement par le jeu des ombres qui rayent l'espace. Car effectivement, c'est le motif de la rayure qui nous permettrait potentiellement de faire ce lien avec la guerre. Ici, la rayure servirait potentiellement à annihiler l'existence de l'objet ou de l'être vivant. Car effectivement selon l'étude de Marie Poix-Tétu sur la portée psychanalytique de la rayure : « la rayure, c'est rayer ». Je pourrais dire par exemple « Je raye de la carte ce pays » et là, automatiquement nous comprenons symboliquement ce qu'introduit le motif de la rayure. Je pourrais aussi citer également les propos de Michel Pastoureau « Les rayures ont longtemps été réservées à ce qui était perçu comme marginal ou suspect. On barre ce qu'on veut condamner. Les photos d'hommes, de femmes ou d'enfants pris derrière des barreaux offrent des corps « rayés », en voie de disparition. Les rayures de l'uniforme imposé aux déportés n'en étaient-elles pas un chien dressé pour attaquer une communauté spécifiquement noire. La salle devient dès lors, déplaisante à regarder. Nous y voyons des symboles d'enfermements avec la cage (physique et idéologique), des rayures avec le jeu du blanc et du noir, ainsi que des jeux d'ombres des objets emplis et de certains objets douteux qui peuvent renvoyer à une ségrégation passée.

Ainsi, le récit de la collecte s'efface pour offrir un récit autour de l'aliénation, où nous pourrions résumer chaque chose en « la vie continue » indépendamment des pires horreurs de ce Monde.

Ainsi, le récit de la collecte s'efface pour offrir un récit autour de l'aliénation, où nous pourrions résumer chaque chose en « la vie continue » indépendamment des pires horreurs de ce Monde.

Ainsi, le récit de la collecte s'efface pour offrir un récit autour de l'aliénation, où nous pourrions résumer chaque chose en « la vie continue » indépendamment des pires horreurs de ce Monde.

ISMAËL OMBRE, NUANCE, AUTRE FORME

Dans cette salle où est exposée l'œuvre *CLOM TROK*, on retrouve beaucoup d'objets de couleur blanche qui au contact de la lumière crée un jeu d'ombres qui font que cette pièce n'est, tout compte fait, pas totalement blanche, mais pleine de nuances grises et même parfois de noir (nuances d'ailleurs présentes sur certains objets). Il y a donc la présence d'un jeu en noir et blanc. Les objets racontent une histoire différente par leurs formes différentes. Elles sont aussi un reflet de l'intime car elles ont suivi ou accompagnent ceux qui les possèdent pendant un certain temps. Alors est-il possible qu'elles puissent en raconter également avec leurs ombres ? Les ombres représentent une partie d'un sujet et le suivent et l'accompagne du début jusqu'à la fin de son existence. C'est une expression de l'intimité poussée à son paroxysme.

C'est donc sur cette question que j'aimerais me pencher par la pratique du dessin en noir et blanc. Questionné par la création d'une œuvre sur papier blanc, le dessin pourrait se focaliser sur ces zones d'ombres et les répertoirer pour faire ressortir les objets présents sous une autre forme. Cette création serait en perpétuelle évolution et donnerait toujours naissance à de nouvelles histoires, de nouvelles formes car les ombres changent, puisque le public qui côtoie cette œuvre a la possibilité, certains week-ends, de troquer un objet contre un objet de l'installation.

ANNE-CLAIRE ANNIHILATION PARASITAGE

Chien blanc, cette salle est constituée d'un ensemble d'œuvres immaculées de blanc. L'œuvre *Clom Trok* de Joël Hubaut, est un ensemble d'objets blancs dans une pièce de la même couleur. Une pièce étrangement blanche et tranquille. La couleur est annihilée. Le spectateur qui entre dans cette salle est l'élément déclencheur qui casse, qui chamboule tout comme un grand chien qui dévasterait tout sur son passage, ne laissant derrière lui que le fracas de ce qu'il a bousculé dans son entrain. *Clom Trok* semble être l'avant du bordel, de la saleté, du détruit et du désordre.

La poussière attend à l'extérieur patiemment avant de faire son entrée par la grande porte. Investissant les lieux de sa présence, accélérant le temps qui passe, en transformant ce *Bouquet perpétuel* de Joachim Mogarre en un simple bouquet de fleur périssable, intervenant comme un parasite qui chamboulerait l'aseptisation de cette salle. Parsemant petit à petit d'une fine particule grisaire, tout ce qui fait partie de cet endroit sur son chemin. Attendant que les spectateurs ramènent à leur tour des objets, que la vie revienne dans cette pièce, et que de nouvelles poussières interviennent dans ce futur chaos ambiant.

HEIDI SILENCE ET INNOCENCE, SUBJECTIVITÉ, INTERVENTION DU SPECTATEUR

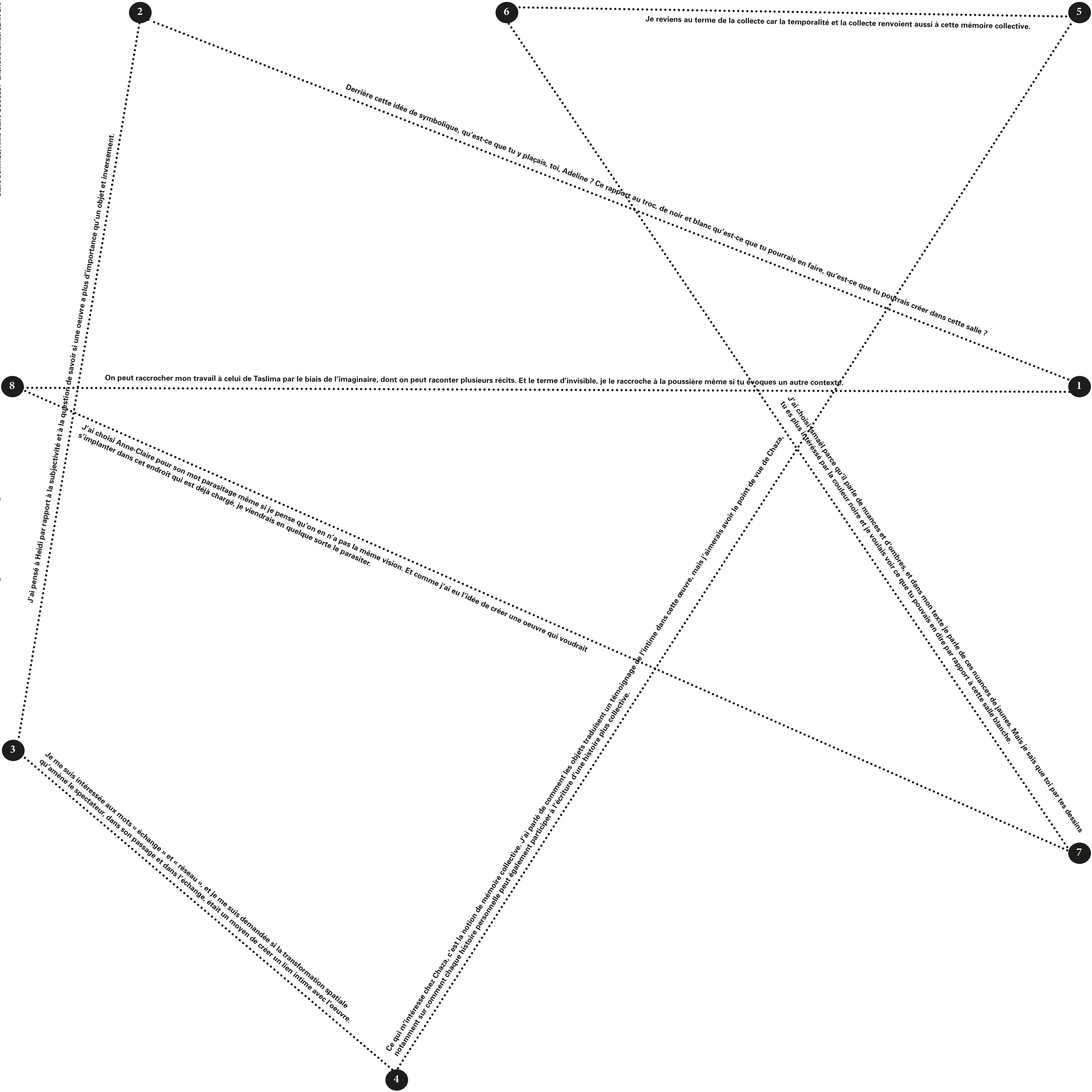
Un protocole peut-il être blanc de toute subjectivité ? Dans quelle mesure l'intervention du spectateur dans une œuvre protocolaire transforme-t-elle l'œuvre ?

D'abord, un protocole se définit comme un « accord intervenu entre des représentants ayant reçu pouvoir de leurs mandataires », un « compte rendu écrit de toutes les étapes d'une opération », « l'ensemble des règles et des usages à observer [...] dans les relations officielles » mais aussi comme une « instruction précise et détaillée mentionnant toutes les opérations à effectuer dans un certain ordre ainsi que les principes fondamentaux à respecter pour exécuter une opération, réaliser une expérience ».

Ainsi, le protocole peut être vu comme l'objectivité même mais il est en fait la marque de création et/ou de monstration puisqu'il met en place des conventions d'usages face aux œuvres.

Clom Trok nous marque par un trop plein, on ne sait presque plus où regarder. L'accumulation de blanc semble imposer une sorte de silence et une atmosphère étrange se dégage. Tous les objets sont blancs, cela signifie-t-il pour autant que ces objets sont innocents ? Sans histoire ?

Les œuvres protocolaires interrogent, par leur nature, les notions de périssable et d'éphémère des œuvres, puisque la forme d'une activation de ce protocole ne sera pas réitérable de manière identique. Ainsi la subjectivité est au cœur du processus d'activation du protocole qui semble de prime abord être une représentation de l'objectivité. Cette subjectivité peut alors être amenée par le spectateur dans sa réception. Par exemple, dans l'œuvre *Clom Trok* de Joël Hubaut, le spectateur transforme formellement l'œuvre en échangeant des objets, en plus de la transformer spatialement par son passage dans l'œuvre.



ALICE ÉCHANGE RéSEAU INTIME

Comme Heidi, je m'intéresse principalement à l'œuvre *Clom Trok* de Joël Hubaut. Je évoquais la dualité entre l'objectivité des œuvres protocolaires et la subjectivité induite par les objets eux-mêmes puisqu'ils sont évocateurs d'une histoire. Je vais continuer là dessus dans quelques instants, mais je vais revenir d'abord sur le statut participatif de cette œuvre.

Comme cela a été dit, *Clom Trok* se caractérise par son principe d'échange des objets, prévu certains week-end de l'exposition. Cette action produit en quelque sorte la construction d'une œuvre qu'on pourrait qualifier de « collaborative », puisqu'elle implique la participation du public. Chaque objet échangé participe alors à la création d'une sorte de réseau interne à l'œuvre elle-même, composé de chacun et chacune des participants-es.

Ce principe d'échange est créateur de liens entre les individus, mais aussi créateur de récits communs, alors même que pour *Clom Trok* par exemple, les gens qui participent à l'évolution de l'œuvre ne se connaissent pas forcément.

Je cite Steven Jezo Vannier dans *Presse Parallèle* qui adresse cette question de formation des communautés via les réseaux contre-culturels : « Tous se connaissent, tous ignorent la concurrence et les logiques de profit. Ils ne luttent que pour un changement global, pour l'émancipation des consciences et des individus. Plus les discours se démocratisent, plus les murs entre les individus tombent. »

Le deuxième point sur lequel je souhaitais revenir est le rapport à l'intime qu'évoque

cette œuvre. En effet, chaque objet est une forme de témoignage, en particulier quand ils sont rapportés par le public. Ici ce sont les objets qui sont porteurs d'une histoire et révélateurs de l'intime, mais pour revenir à ma problématique je m'appuie sur l'exemple des Riot grrrris, un mouvement de musiciennes féministes qui faisaient beaucoup de fanzines au sein desquels elles exposaient les problématiques liées à leur genre. Il s'agissait pour elles de relater leurs expériences personnelles en tant que femmes, dans leur milieu, mais aussi dans la vie quotidienne de façon plus globale. Là aussi, l'écriture devient un outil pour créer du lien, établir des connexions entre les récits et les expériences vécues.